

THEATRE DU CAMPAGNOL

Centre Dramatique National de la Banlieue Sud

UN SPECTACLE ECRIT ET
MIS EN SCENE PAR JEAN-CLAUDE PENCHENAT



1 PLACE
GARIBALDI

" 1, Place Garibaldi "

de Jean-Claude Penchenat

Mise en scène : Jean-Claude Penchenat
Décor : Roberto Moscoso
Costumes : Françoise Tournafond
Lumière : Jean-François Besnard et Michel Pasteau
Nouvelles orchestrations : Michel Derouin

Ce spectacle est co-produit par : Le Conseil Général des Hauts-de-Seine,
et Le Cargo - Maison de la Culture de Grenoble.
Avec le soutien de Télérama et de la Caisse d'Épargne Ecureuil de Paris

Le texte de "1, Place Garibaldi" paraîtra en mars
aux Editions Actes Sud - Papiers

Distribution :

Jean- Claude :	Onze ans au début de la pièce	Arnault LECARPENTIER
Andrée : (dite Didi)	Douze ans au début de la pièce	Françoise MIQUELIS
Robert :	Frère aîné de Jean-Claude, dix-sept, dix-huit ans	Guillaume EDE
Jean-Louis : (dit Peau d'Ours)	Ami de Jean-Claude, onze ans et demi	Benoît VERGNE
Michel : (dit Glouski)	Autre ami, onze ans	Emmanuel MASSAROTTI
Paulette :	Bonne chez Jean-Claude, vingt-quatre ans	Hélène PHILLIPE
Maurice :	Son ami du moment, vingt-sept, vingt-huit ans	Michaël MARAVILHA
Lucien :	Père de Didi et Georges, quarante-cinq, cinquante ans, propriétaire du "Moulin de la Chanson"	Samuel BONNAFIL
Léone :	Sa femme, même âge, mère de Didi et Georges	Raymonde HEUDELINÉ
Georges :	Frère de Didi, dix-huit ans	Serge HAZANAVICIUS
Tante Elise :	Soeur aînée de Léone, célibataire	Geneviève REY-PENCHENAT
Marcel :	Employé du magasin, environ trente ans, célibataire	Michel TOTY
Arlette :	Amie de Georges et Robert, dix-sept ans	Anne GUEGAN

" 1, Place Garibaldi "

Parler de soi... Faire état de ce long couloir traversé dont il ne reste que quelques traces, avec ses différentes couches de tapisserie superposées, gratter avec ses ongles pour découvrir les plus vieilles traces avant que tout retourne au néant. Cette actualité qui défile sans qu'on y prenne garde et qui devient en dix ans objet d'études, de recherches, de collections. Toutes ces infimes secondes arrachées à l'oubli...

Voilà pourquoi le cinéma nous a fasciné. Parce qu'il fixait, éternisait semble-t-il ces moments privilégiés. Mais que de moments superbes nos "commerçants" ont massacré, réduits au stéréotypes, aux lieux communs les plus éculés. Quel bonheur quand au détour d'un film oublié une série d'images nous restitue la vie prise sur le vif. La jubilation de retrouver dans le "Manon" de Clouzot les voyages en chemin de fer de l'immédiat après-guerre dans ce superbe plan-séquence qui nous fait rechercher Manon dans le train bondé qui part vers le Midi. Les adolescents de la guerre, nos frères et nos aînés, quel bonheur de les retrouver dans un plan de "La Fille du Diable" de Henri Decoin. Jeunes, plus jeunes que les jeunes d'aujourd'hui si possible. Plaisir d'hier, plaisir d'aujourd'hui...

Nice, cette place Garibaldi où je vivais, d'où je partais pour l'école tant haïe où tout ce qui me plaisait était renié ou méprisé. Cette place était entourée par des cinémas à bon marché aux programmes éclectiques : le "Pax", l'"Esplanade", le "Polythéama", le "Capitole", le "Central" plus loin encore, le "Casino", le "Rialto", le "Cinémonde". Le "Cinémonde", sorte de petite "cinémathèque" avant la lettre qui passait les meilleurs films au plus bas prix. "Cinémonde" comme le journal du même nom.

Le kiosque de la vieille dame boîteuse qui me tenait de côté mes chers journaux de cinéma tous les mercredis. Je venais la veille pour savoir si par un effet étrange et surnaturel ils n'auraient pas un jour d'avance, et je rodais deux heures avant leur arrivée.

Et ces promenades le mercredi à midi, en sortant du lycée, pour voir les affiches, les éplucher jusqu'au dernier nom, essayer de reconnaître derrière les grilles fermées les visages promis à notre avenir pour la semaine suivante. Excursions dans les quartiers chics, l'avenue de la Victoire, la rue Masséna, où le "Paris-Palace", le "Rialto", l'"Escurial", le "Vog", le "Forum", le "Studio 34", le "Ritz" promettaient des merveilles des exclusivités.

Tout cela était Nice et pas Nice. Surtout pas Nice. Ce qui se faisait ailleurs. Paris-Hollywood ! (journal maudit où de belles filles laissaient déborder leurs charmes). Odeurs de violettes et de mimosas jetés par bouquets dans les batailles de fleurs où actrices et starlettes de passage paraient sous nos yeux éblouis. Viviane Romance et Madeleine Sologne souriaient le lendemain en dernière page de Nice-Matin dans le char fleuri du Casino ou du Palais de la Méditerranée.

Sous les arcades de la place Garibaldi cet autre antre du spectacle : "Le Moulin de la Chanson". Boîte à musique d'acajou où fréquentaient les nervis et les petites bonnes ou vendeuses. "Avez-vous pris le temps d'aimer ?" y chantait-on. Les couvertures de chansons renvoyaient aux films. Du film : "La Valse blanche"... du film : "Les Amoureux sont seuls au monde".

Tout cela s'ajoutait à l'imaginaire sollicité pour ces orgies de théâtre en clos privé dans la chambre de mes parents. Le père y était absent. La chambre était féminine exclusivement. Acajou encore. Grand lit recouvert de satin rose et marron. Beige. Tapisserie verte. Armoire à glace au contenu mystérieux.

Parfums, chapeaux à plumes, vestes de fourrure, tailleurs noirs, bijoux tocs pour les sorties au théâtre dont nous étions les premiers spectateurs. Le plaisir de voir se déguiser les parents, de les voir se faire beaux, de les imaginer dans un univers de luxe. La bonne battait des mains, ses mains gercées par les lessives dans la baignoire.

Au mur de la chambre "Psyché et l'Amour", gravure tendancieuse où un jeune adolescent au sexe indécis partait à l'assaut d'une dame, grande, grasse et souriante, tenant son arc, à distance. Des voilages aux fenêtres et le lustre à trois coupes, l'abat-jour garni de rubans de velours. Voilà le cadre de mon premier théâtre. Théâtre reconstitué, théâtre piège, théâtre secret, théâtre volé au temps... entre le départ de la bonne et le retour des parents, la maison nous appartenait pour des minutes arrachées à la vie.

Les devoirs et les leçons étaient abandonnés, les vêtements de tous les jours aussi. Chute des pantalons de golf et des culottes courtes. On partait à l'abordage après des courses effrénées entre l'armoire à glace, le placard du fond et la salle de bain où l'armoire à pharmacie et la tablette de verre, sous la glace, en gros plan, permettaient les transformations à vue. Et là brusquement confrontés les uns aux autres, nous nous apparaissions transformés, changés, sans doute sublimés par ces tenues d'emprunt qui nous projetaient dans le jeu de ce théâtre dont nous ignorions tout mais que nous réinventions à partir du cinéma.

Une fille, ou deux, trois, quatre garçons. Didi, moi, Peau d'Ours, Glouski, et d'autres que j'oublie. Les gens de notre entourage ne faisaient qu'un, ils étaient effacés par cette famille cinématographique que nous retrouvions chaque semaine. Adultes superbes que nous voyions régulièrement jouer à ces jeux multiples sur les écrans. S'aimer, se haïr, se déchirer, se battre en gros plans. Sentiments que nous pressentions, passions et plaisirs défendus que nous imitions avant de les connaître. Ils avaient su choisir, eux, la vraie vie.

Nos frères aînés nous donnaient l'exemple, ils avaient cessé les faux semblants. Ils étaient entrés dans la vie. Ils avaient échappé de justesse à la guerre, ils avaient flirté avec la résistance de la dernière heure. Et nous piaffions d'impatience de les rejoindre, de les dépasser, de nous agiter, de nous trémousser sur les rythmes américains pendant que nos mères s'attendrissaient encore sur les sorts tristes et exemplaires des pauvres filles chantées par Piaf ou Lucienne Delye...

Jean-Claude PENCHENAT

MON FILM

10^{fr.}



Gregory PECK
Jennifer JONES
et Joseph COTTEN
dans

DUEL au SOLEIL

Production DAVID O. SELZNICK

Nice, 1947 à 1950 : 1, Place Garibaldi, les années d'après-guerre. Deux enfants, Andrée, dite Didi, 12 ans, et Jean-Claude, 11 ans, se retrouvent tous les soirs après l'école à "La Boîte à Musique", une boutique donnant sur la rue, fermée le soir par un rideau de fer.

Dans cette boutique, des machines en acajou diffusent de la musique que l'on peut écouter à deux ; sur les murs et dans les rayons : des disques 78 tours, des partitions, des photos de chanteurs et d'acteurs de l'époque.

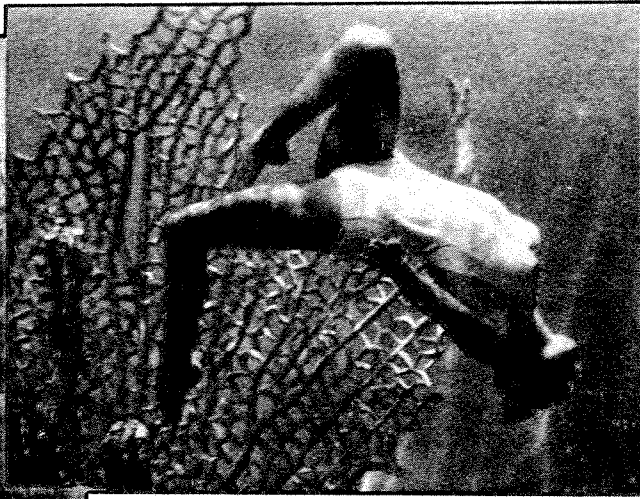
Au-dessus du magasin, dans l'appartement où habite Jean-Claude et surtout dans la chambre - en acajou - des parents, souvent absents, Andrée et Jean-Claude "jouent au cinéma", parfois rejoints par leurs petits copains.

Les robes de la mère, sa veste de fourrure, le dessus de lit leur servent de costumes pour rejouer les différents films qu'ils ont vus.

Ces jeux d'enfants dureront jusqu'au jour où Didi deviendra une femme et abandonnera Jean-Claude trop jeune pour la suivre dans ses premiers émois amoureux.



Yvonne de Carlo



Esther Williams



Rita Hayworth



Greta Garbo

Lucien : C'est pour ça qu'au cinéma elles veulent rigoler, vous comprenez, faut que ça rigole, qu'on se gondole, qu'on chante, qu'on danse ! Du rire, encore du rire, toujours du rire ! Mille banjos ! Du rire jusqu'à ce qu'on crève !

Didi : Et si on allait voir Esther Williams dans "Le Bal des Sirènes", c'est ma préférée Esther Williams... Quand elle sourit en sortant de l'eau comme ça... et puis quand elle nage comme ça... *Elle se met à tournoyer et à imiter Esther Williams en faisant tourner son manteau et ses fleurs.*

Elise : Non, pas Esther Williams ! Pas Esther Williams ! Plutôt je rentre à la maison et je me couche ! Esther Williams c'est pas une artiste c'est une nageuse !

Extraits de la pièce : "1, Place Garibaldi"

Jean-Claude : Un... Deux... Trois... Quatre... Non, c'est pas lui. Cinq heures cinq... Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Il viendra ou il viendra pas ?... Qu'est-ce qu'il va dire en me voyant comme ça ? Si Michel vient aussi tout est fichu.

Ah... Tout ce temps perdu à se préparer. On ne pourrait pas se parler comme ça directement, et puis jouer comme ça, d'un coup, sans s'être concertés. J'ouvre la porte, il est déjà prêt lui aussi.

Moi, la porte entrebâillée : "- C'est vous Mortimer, je vous attendais",

lui immédiatement : "- Vraiment ?"

moi : "- Puisque je vous le dis !"

Il ouvre grand la porte, son costume est superbe, il a traversé toute la ville, de la rue de la Buffa jusqu'à ici. Personne ne l'a remarqué. Derrière lui on entend le bruit de l'ascenseur qui se referme comme la porte d'une prison - Clac ! - Ce bruit terrible de l'ascenseur. Premier... ommm... deuxième... ommm... troisième... ommm... quatrième... ommm... cinquième... ommm... c'est lui, on y est... C'est pas à gauche, c'est pas à droite, c'est au centre, tout droit. Oui c'est ça, la plaque ovale en cuivre avec le nom gravé comme une signature dessus, et la poignée en fer blanc qui se dévisse quand on s'échappe le soir et que les parents sont sortis. Il ouvre la serrure avec un long trousseau de clés qui pend à sa ceinture, c'est lui mais... plus vieux, plus grand, avec une moustache fine, fine, comme Errol Flynn dans "Robin des Bois", ses bottes, ses éperons font trembler les murs du couloir, il me salue très bas avec son chapeau, puis : "- Enfin nous voilà seuls, sir Cyril, depuis le temps que j'attendais ce moment, nous sommes seuls, enfin seuls",

moi : "- Oui, seuls",

lui : "- Où est Lady Rowena ? Où la séquestrez-vous ?"

moi aussi dans l'autre chambre, frappant doucement et baillonnée : "- Hummm... hummm... hummm...",

puis : "- Mortimer !",

lui : "-Traître !",

moi : "- Je vous tiens Mortimer ! Cette femme, vous ne l'aurez jamais, vous me passerez plutôt sur le corps !",

moi à côté : "- Mortimer ! Au secours ! Je vais mourir ! A moi Mortimer !",

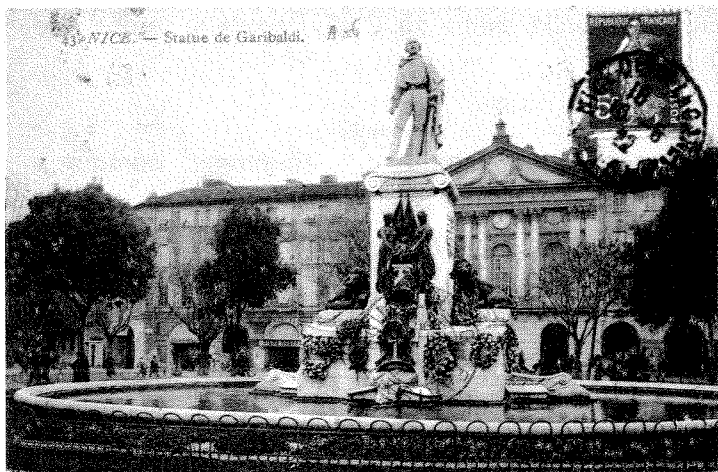
moi, à nouveau : "- Vous m'épouserez madame dans trois jours !",

moi, derrière la porte : "-Vil intrigant ! Vil espion ! Je vous hais pour votre cupidité, vos crimes !"



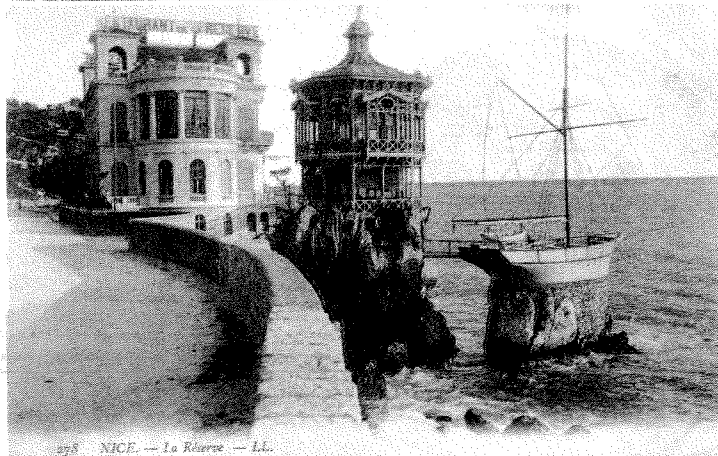
Didi : Quoi toi ? Tu as connu l'amour toi ?

Jean-Claude : Dans ma tête, dans mes jeux, dans un moment où je me mets à la place des gens... A la fin de "Duel au Soleil", quand ils hurlent qu'ils s'aiment l'un l'autre et qu'ils se tuent... si c'est pas de l'amour ça !



Didi : Je fais Charles le Téméraire, et toi Louis XI, avec la veste, les pantoufles et le chapeau de ta mère,

... Bon, on y va, fermez les lumières, rien que l'éclairage des persiennes et les lampes du piano. Prends le phono de ton frère, le disque de Laura, on est dans un bouge à Saïgon.



Tante Elise : Ah ! Mon Boyer... comme je l'ai aimé... il avait une façon de dire "Hummmm..." Il doit plus être jeune aujourd'hui, il a commencé avec le muet...



Didi : Mon frère, il est beau, il est gentil, il a plein de qualités, mais il est pas spécialement romantique. Il aime les vamps au cinéma, mais dans la vie il ne supporte pas qu'une fille lui marche sur les pieds.



Marcel : Quand je m'ennuie, ce qui m'arrive un peu tous les jours, je m'arrête, je me pose, je fixe un client qui écoute une chanson, ou mieux encore un couple, alors là je m'offre cet extra, ce petit luxe : je les isole, je les encadre, j'oublie tout le reste, la sciure, le balai, les bruits de tramway, les odeurs d'huitres et de pissaladière, les chewing-gums à gratter au couteau, les ressorts de phono qui me sautent à la figure... peu à peu je vois la personne ou le couple qui se détache, se découpe, avance, flotte, vole, bascule, swingue, chante pour moi ! Mais attention, pas n'importe quoi, c'est moi qui choisit le titre. Quelquefois je leur enlève leurs vêtements... Hop tout nus ! Vite je leur en remets d'autres. Je les fais bouger, vous comprenez, BOUGER ! Changer de peau, de couleur, de tête, d'idées, là-dedans...

Jean-Claude : On restera dans le couloir, comme ça on entendra l'ascenseur, on s'allongera par terre, ce sera notre lit le couloir, tout le couloir...
Je mettrai mes mains sur ton cou et je descendrai doucement, tes seins ils seraient ronds comme ceux de Martine Carol quand elle se penche... Tu arrêteras ma main et tu me regarderas avec des yeux noirs et graves, fous comme ceux de Jennifer Jones, et tu m'embrasseras en me disant "Sale gosse menteur"...

CONTACTS :

Tournées : Jérôme Descamps
Presse : Agnès Troly
Relations avec le public : Jacqueline Demurger,
Brigitte Bentolila
Animations 92 : Liliane Delval,
Alain Fonteray

Tél. : 46 61 14 27



**Caisse d'Epargne
Ecureuil de Paris**



chorus
DES HAUTS-DE-SEINE